

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



RECEIVED

THE NATIONAL ARCHIVES

1964



GENTILESSE JACOBITE,

O U

*La première Séance des amis de la cons-
titution monarchique rue des petites
écuries.*

EN vérité, nous n'avions pas besoin de
la nouvelle équipée du peuple pour sentir

K

tout le prix de la révolution. L'affaire des cinq et six Octobre, les têtes et les cadavres sanglans des victimes, traînés sans pudeur dans cette capitale, le pillage de la maison de M. de Castries, la fameuse entreprise de Vincennes, la détention du roi, les tracasseries suscitées à ses tantes, l'expédition atroce des Thuilleries suffisoient sans doute. La dernière scène d'horreur qui a eu lieu, Lundi 28 Mars, étoit un supplément jugé nécessaire par quelques illustres démocrates.

On sait que les amis de la constitution monarchique, assemblés rue des petites écuries à la loge de l'amitié, croyoient pouvoir enfin jouir de la liberté que l'on nous vante si injustement. A peine quelques membres étoient-ils arrivés que des gens apostés et payés, les chargèrent d'injures et les forcèrent à rétrograder.

Ils se retiroient et ne répondoient que par le mépris aux atrocités de la tourbe stipendiée ; mais il falloit du sang à la rage de ces Cannibales. On les presse, on les culbute, on leur lance des pierres, des coups de pieds, des coups de points, des soufflets ; on leur marche sur le corps et quelques-uns deux ont la tête ouverte à coups de bâtons et de salres. Les calom-

niateurs à gages du parti jacobite (1) répandirent aussi-tôt que les membres de ce club avoient arboré la cocarde blanche. Rien n'est plus faux. On ignore Le moyen dont les vrais ennemis du bien public, les jacobins ont usé pour ameuter le peuple.

Dans l'instant indiqué, une espèce de commissionnaire, se présenta au coin de la rue des petites écuries. Il avoit une lettre à la main, adressée à M... membre de la société monarchique. Il fait lire l'adresse à un homme qui se trouve là comme par hasard. Cet homme hésite, un officieux se présente, qui assure à voix haute que les membres de cette société sont des conspirateurs. Les passans s'arrêtent, le groupe grossit. Un satellite clémentin invite ceux qui l'entourent à disperser tous les membres qui se présenteront. Le feu gagne de loin et le peuple recommence ses scènes de sang. Vainement nous demanderions à un peuple aveuglé où est la liberté ? Il ne la voit que dans la servitude que les jacobites lui imposent. Ce peuple ignore que les jacobites ne redouteroient pas tant les amis

(1) Voyez une feuille imprimée chez Tremblay, rue basse-porte Saint-Denis, composée par Hébert, ci-devant employé à la porte des variétés amusantes, et l'abbé Jumel, aumônier du district Saint-Lazare.

de la constitution monarchique , si ces derniers n'avoient fait vœu de leur arracher le masque de l'hipocrisie , et si enfin leur patriotisme éclairé n'étoit pas une pierre de touche fort dangereuse pour le patriotisme ambitieux des Barnave , des Lameth , des Robespierre ect.

La garde nationale , qui s'étoit assez bien comportée dans l'affaire de Vincennes , n'est venue à la porte du lieu où s'assembloient les monarchistes que pour être simple témoin des fureurs du peuple.

Je demandois à un des actifs de la rue des petites écuries , ce qui pouvoit le déterminer à une action aussi infâme : voici ses réponses ou à peu près.

Air : Philis demandé son portrait.

Ah ! monsieur , sur la liberté

On commence à s'entendre !

On sait à cette déité

Le culte qu'il faut rendre.

Je la crus sœur de la raison ,

Par une erreur profonde ;

Maintenant j'use de son nom

Pour assommer le monde.

Je regardois l'égalité

Comme un lien aimable ,

J'adoptois la fraternité ,

J'étois doux et traitable.

Aujourd'hui j'ai su renoncer
 A cette erreur profonde ,
 Et je ne veux fraterniser
 Qu'en assommant le monde.

Si vous voulez savoir comment
 Ce changement s'opère ,
 Je puis vous l'apprendre aisément ;
 Ce n'est plus un mystère.
 Qu'un homme soit vraiment humain ,
 Qu'en douceur il abonde ,
 Monsieur, s'il se fait jacobin ,
 Il assomme son monde.

Prière du matin sur un vaisseau en mer.

L'airain sonore s'est fait entendre. Que celui qui travaille et celui qui repose , volent sur le tillac : on va rendre au souverain maître des élémens , l'hommage qui lui est dû. L'enceinte de nos temples borne trop à nos yeux sa grandeur infinie. O vous , qui errez sur le vaste sein des mers , prosternez-vous au pied de son trône redoutable , il est suspendu sur vos têtes ; publiez ses merveilles , vous en êtes entourés ; publiez ses bienfaits ; il renouvelle pour vous la colonne de feu qui conduisit les israélites dans le désert ; il commande aux cieux de tourner sur leur axe , et de vous présenter dans un ordre immuable les révolutions des astres. Il trace sur un cercle les signe

auxquels vous devez connoître la marche du soleil ; il lui prescrit des limites , afin que vous distinguiez la région qu'il habite ; il chasse du centre de la terre les tourbillons de matière magnétique , et les faisant circuler d'un pôle à l'autre , il ordonne à l'aimant de vous marquer leurs traces invisibles. Il assujettit le tems , l'espace à vos calculs ; il distribue les vents sur tous les points de l'horison , et décrit à chacun d'eux la ligne qu'ils doivent parcourir. Que son bras tout-puissant les entraîne ou les déploie sur les flots irrités , l'océan sera votre tombeau. Adorons le Dieu de l'univers , que nos fronts s'humilient devant sa majesté sainte.

Par M. MALOUET, député à l'assemblée nationale.

N. B. *Ce morceau est extrait des petites affiches, journal dont la réputation est faite depuis long-tems et qui a beaucoup gagné depuis qu'il est rédigé par MM. Ducrai-Duminil et Béranger.*

SÉANCE DES JACOBINS.

Ah ! quel plaisir de trouver réunis
 En même lieu tant de grands hommes !
 C'est là du bon tems où nous sommes
 Le vrai prodige. A mon avis

Quand le pied sur la fourmière,
 L'imprudent voyageur admire, avec regret,
 Fourmis allant, venant, trottant en sens contraire,
 Pour réparer le dégât qu'il a fait :
 Si léger que soit l'édifice,
 Je soutiens qu'il admire avec moins de justice,
 Que n'en ont les admirateurs
 De nos fameux Législateurs.

Sont-ce donc des fourmis que les Barnave, les Lameth, les Robespierre, les Rœderer, les Bouche, les Dubois de Crancé, les Biauzat et tant d'illustres bipèdes qu'il est inutile de nommer ici ? et leurs travaux, peut-on les comparer à ceux des insectes exigus, qui échappent presque à l'œil ? Allons, allons, folie ! parlons sérieusement.

Tout le monde écoutoit quoiqu'on ne parloit pas encore ; mais monsieur Rœderer fendoit la foule pour monter à la tribune. Il prend une prise de tabac et dit :

Air : *Des bossus.*

Tout récemment je me suis aperçu
 D'un noir projet secrettement conçu.
 Souffrons, plutôt qu'il ne soit achevé,
 Que de Paris LOUIS soit enlevé,
 Que du tabac enfin je sois privé.

A l'importance des sacrifices que M Rœderer propose, on juge que la matière

est très-grave, et l'attention de l'assemblée redouble. M. Røederer continue ,

Air : C'est un mirliton, ect. ect.

Civiquement je dénonce
Une résolution ,
Prise , à ce que l'on m'annonce ;
Par tout le sexe à jupon ,
Sur le mirliton , mirliton ,
Mirlitaine ,
Sur le mirliton dondon.

L'objet de la dénonciation, enfin connu ,
fit prendre aux ardents jacobites, comme
on dit , leur sérieux à deux mains. M.
Røederer, touché de l'intérêt qu'il inspire ,
reprend avec feu :

Même air.

Que voulez-vous qu'on devienne ,
Si les femmes sans façon ,
Ne veulent plus qu'on leur prenne
Ce qu'on nomme avec raison ,
Joli mirliton , mirliton ,
Mirlitaine ,
Joli mirliton dondon.

Pèsez dans votre sagesse
L'objet de ma motion :
Songez bien qu'elle intéresse
Et nous (1) et la nation.

(1) Est-ce que ces messieurs et le peuple de France
féroient quelquefois bande à part ?.... Cela va sans
dire

Vive un mirliton , mirliton ,
Mirlitaine ,
Vive un mirliton dondon !

Aux mots de *vive un mirliton* , la majorité des membres se leve , et un chœur presqu'universel répète :

Même air

Pèsons dans notre sagesse
L'objet de la motion :
Il est clair qu'elle intéresse
Et nous et la nation.

Vive un mirliton , mirliton ,

Mirlitaine ,

Vive un mirliton dondon !

M. Goupil de Préfelu attendoit que ce premier enthousiasme fût passé. Il demande la parole ; mais M. Barnave s'oppose à ce qu'il l'obtienne. Non , monsieur , s'écrie-t-il ,

Air : Des trembleurs.

On ne sauroit vous entendre :
Sur le parti qu'il faut prendre ,
On n'a pas le tems d'attendre
Ici votre opinion.
Quant à vous , telle est la mienne ;
Vous avez la soixantaine ,
Ce n'est , ma foi , plus la peine
De parler du mirliton.

M. Goupil fut ainsi forcé de garder le silence. MM. Duport, Lameth, Merlin, de Noailles obtinrent la préférence. M. Alexandre Lameth s'exprima à peu près en ces termes.

Air: Un jour Lucas dans la prairie.

C'est connoître bien peu les femmes
Que de les craindre sur ce point :
Nature a composé leurs ames
D'un feu qui ne s'éteindra point.
Après un si grand sacrifice,
A quoi serviroient leurs appas ?
Mais d'ailleurs rendons-nous justice :
Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas.

M. De Noailles, qui sait par cœur tout l'opéra comique du déserteur, parla dans le même sens et chanta l'ariette :

Peut-on affliger ce qu'on aime ?
Pourquoi chercher
A le fâcher ?
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'est bien en vouloir à soi-même.

M. Duport et M. Merlin vouloient user de la parole qui leur étoit accordée ; mais M. D'aiguillon fit sentir qu'il étoit juste que la discussion fut coupée de manière qu'on parlât tour-à-tour pour et

contre. Il se proposa pour combattre les préopinans. Sa motion fut mise aux voix et décrétée, ce qui prouve qu'on a jamais tort aux jacobins, quand on a raison. M. D'aiguillon parla donc, et fit trembler le sénat jacobite par sa théorie pratique.

Air: Où allez-vous monsieur l'abbé?

Je crois me connoître en jupon ,
Et quand il en est question ,
J'ai le droit de vous dire ,
Eh bien ,
Qu'il ne faut jamais rire ,
Vous m'entendez bien.

S'il n'étoit vraiment question
Que d'un corset ou d'un jupon ,
Certe on pourroit les prendre ,
Eh bien ,
Mais cela ne peut rendre....
Vous m'entendez bien.

Il fit voir ensuite comment les femmes pouvoient se coaliser, les unes pour punir les démocrates, les autres pour se venger des aristocrates, et refuser leurs faveurs à tout le monde, crainte de surprise. Plusieurs honorables membres se plurent à approfondir la matière : M. Røederer, voyant enfin qu'on s'y perdoit, et qu'il étoit indispensable d'aviser de sang-froid à un moyen qui garantît la nation du dan-

ger qui la menaçoit, fit ajourner la question au lendemain, après l'avoir réduite à ces deux points capitaux : quels sont les moyens les plus efficaces pour appaiser les dames ? Comment feroit-on, si les dames ne se montroient pas bien, pour s'assurer des suffrages de la postérité ?

RELATION VÉRITABLE

*du voyage de Paris à Sens et à Orléans ;
entrepris par M. Gobet, premier évê-
que constitutionnel de Paris.*

Air : *Malbroug s'en va-t-en guerre.*

Gobet va voir Brienne,
Mironton tonton mirontaine,
Gobet va voir Brienne,
Comme un sacré (1) benêt. (3 fois)²

Il descendait à peine,
Mironton, ect.
Il descendait à peine
De son petit criquet. (3 fois)³

Il ouït dans la plaine,
Mironton, ect.
Il ouït dans la plaine,
Un merle qui sifflait. (3 fois)⁴

(2) Il faut faire attention que M. Gobet étoit sa-
cré évêque depuis long-tems.

Gobet en eut grand'peine

Mironton, ect.

Gobet en eut grand'peine,

Car le merle disoit : (3 fois).

Car il disoit : Brienne,

Mironton, ect.

Car il disoit : Brienne

Ne sera pas ton fait. (3 fois).

Tu reverras la seine,

Mironton, ect.

Tu reverras la seine,

Sans avoir ton paquet. (3 fois).

Gobet, tout hors d'haleine,

Mironton, ect.

Gobet, tout hors d'haleine,

Présente son placet. (3 fois).

Mais l'évêque Brienne,

Mironton, ect.

Mais l'évêque Brienne

Le refuse tout net (1). (3 fois).

Gobet vit bien la haine,

Mironton, ect.

Gobet vit bien la haine

Que l'autre lui portoit. (3 fois).

(1) M. de Brienne, pour motiver son refus, prétextait l'amitié qui l'unissoit à M. de Juigné depuis leur jeunesse; mais la véritable raison est que M. de Brienne croyoit être nommé à l'évêché de Paris qu'il ambitionnoit depuis long-tems, auquel il avoit été nommé à la mort de M. de Beaumont, et que le Roi ne lui retira que d'après les vives représentations du chancelier de Notre-Dame.

Car le sieur de Brienne ,
 Mironton , ect.
 Car le sieur de Brienne
 Son évêché vouloit. (2 fois).
 On l'immole à Gobet.

Oh ! c'étoit bien la peine ,
 Monseigneur , monseigneur de Brienne ,
 Oh ! c'étoit bien la peine
 D'obéir au décret (1).
 Et toi pauvre Gobet ,
 de louer un bidet.

Le voilà dans la plaine ,
 Mironton ect.
 Le voilà dans la plaine ,
 Crotté comme un barbet. (3 fois).

Il court la prétantaine ,
 Mironton , ect.
 Il court la prétantaine
 Vers Orléans tout drait. (3 fois).

Mais l'évêque , sans gêne ,
 Mironton , ect.
 Mais l'évêque , sans gêne ,
 Rit au nez de Gobet ;
 D'un pareil camouflet
 Gobet est stupéfait.

Le diable le ramène ,
 Mironton , ect.
 Le diable le ramène
 A Paris comme un trait. (3 fois).

(3) M. de Brienne , comme on sait , n'avoit prêté
 le serment que dans l'espoir d'être évêque de Paris.

C'est la fin de sa peine,
 Mironton, ect.
 C'est la fin de sa peine,
 Périgord s'y trouvoit.

Au diable, s'il falloit,
 Périgord donneroit
 La mission, sans peine,
 Mironton, ect.
 La mission, saus peine,
 Il l'a donne à Gobet. (2 fois)
 Qu'un jour par le Gobet
 La métropolitaine,
 Mironton, ect.
 La métropolitaine
 Verra pendre au gibet.

On souscrit chez J. Blanchon , Libraire , rue St.-André-des-Arcs , N^o. 110 , pour un volume composé de 25 numéros , avec une gravure à la tête de chaque volume pour les abonnés seulement , à raison de 5 liv. pour Paris , et 6 liv. pour les départemens , franc de port.



Ne parions pas , mais jurons.
Une Société de Jureurs.

*Belle séance de l'assemblée nationale , honorée de
la présence de Royal-Bonbon et Royal-Caca.*

LE jeudi 16 juin , c'est-à-dire , quatre jours
après cette fameuse séance du club de la Pro-
pagande , où Royale-Pituite , Royal-Bonbon et
Royal-Caca firent une jolie collation patriotique
à la suite de leur serment , M.-l'évêque cons-
titutionnel de Paris se mit à la tête de ces mêmes
trois régimens pour les conduire à l'assemblée
nationale. Malgré toutes les précautions prises
pour protéger leur marche , les deux seules
légions enfantines arrivèrent à leur destination.
Royale-Pituite ne put avoir le même bonheur.
Je vais parler de l'accident qui l'en empêcha.

Ce corps formidable, quoiqu'un peu chancelant, s'avançoit d'un air intrépide et fier; lorsque le serre-file du régiment, toussant un peu plus fort que de coutume, fit un faux pas et tomba sur celui qui marchoit devant lui. Celui-ci tomba à son tour sur un troisième, et ainsi du reste; de sorte que cette chute gagnant le premier rang, tous ces Messieurs culbutèrent l'un après l'autre, ni plus ni moins que des capucins de carte. Les spectateurs, et ils étoient en très-grand nombre, s'empressèrent de relever ce pauvre régiment culbuté, et qui, faute de secours, auroit pu se noyer dans le ruisseau. Peu de ces fiers soldats de Royale-Pituïte furent blessés, mais la plupart avoient, en tombant, sali leurs belles écharpes blanches; leurs chapeaux à la Henri-Quatre étoient couverts de boue, leurs panaches chiffonnés, et leurs uniformes avoient le plus grand besoin d'aller passer quelques jours chez le dégraisseur; de sorte qu'ils ne purent accompagner M. Gobet; ce qui contraria un peu cet évêque constitutionnel, qui voyoit avec douleur son cortège diminué d'un bon tiers. Mais en homme au-dessus des coups de la fortune, il se consola bientôt de ce petit accident, rassembla les débris de sa troupe civique, et marcha vers l'assemblée nationale, où il arriva sur les sept heures du soir.

Royal-Bonbon et Royal-Caca parurent à la barre, et un très-petit orateur, au nom des

deux troupes enfantines , prononça le discours
suivant :

Air : J'ai perdu mon âne.

Auguste assemblée ! *bis.*

J'ai l'ame troublée , *bis.*

Lorsque je viens en ce moment

Vous faire un petit compliment ,

Auguste assemblée. *bis.*

Ce petit compliment fit autant de plaisir qu'un
grand discours ; on en ordonna l'impression.
Le président , M. d'Auchi , en digne chevalier
de la jeune constitution , voulut qu'on rendit
à sa dulcinée l'hommage qui la flatte le plus ,
c'est-à-dire ; qu'il proposa à l'auguste assemblée
de faire quelques petits sermens patriotiques en
l'honneur de la constitution , ce qui fut una-
nimement adopté par l'auguste assemblée ; mais
avant cette cérémonie , M. le président annonça ;
en ces termes , qu'il alloit lire un petit ouvrage
pour prouver l'utilité des sermens :

Air : Qui noir , mais pas si diable.

Non , rien n'est plus utile

Que nos sacrés sermens ;

Nous en faisons par mille ,

Mais pour tuer le temps ,

Mais pour (*bis*) tuer le temps.

Très-bien nous dénonçons :

Mieux encor nous jurons ,

Et par toute la France
On jure à toute outrance ;
Messieurs , ce que j'avance
Est dans cet écrit-là :

(Montrant le papier qu'il tient à la main , et dont il
va faire lecture.)

Bonbon ! Caca !
Ecoutez (bis) bien cela.

Dès que le petit papier fut lu , un enthousiasme général s'empara de tous nos apprentifs jureurs , qui , s'avançant vers le milieu de la salle , et levant la main vers le président , dirent en chœur :

Air : *Ah ! ça ira , ça ira.*

Nous le zurons , le zurons , le zurons

D'aimer notre c'ère patrie ,

Nous le zurons , le zurons , le zurons ,

Et qui pis est , nous le tiendrons.

Quand nous serons plus grands garçons ,

Vaillamment nous la défendrons ;

Nous le zurons , le zurons , le zurons

D'aimer notre c'ère patrie ,

Nous le zurons , le zurons , le zurons ,

Et qui pis est , nous le tiendrons.

De l'école quand nous sortons ,

Droit à nos drapeaux nous courons ,

C'est-là qu'en cérémonie

A marc'er nous apprenons.

Nous le zurons, le zurons, le zurons
D'aimer notre c'ère patrie,
Nous le zurons, le zurons, le zurons,
Et qui pis est, nous le tiendrons.

Ce petit chœur civique étoit à peine fini,
que MM. de Folleville et l'abbé Mauri, anti-
jureurs déterminés, entrèrent dans l'aréopage :
ils virent nos deux légions de mirmidons, à qui
l'on avoit accordé les honneurs de la séance ;
placées pêle-mêle parmi les députés du côté
gauche. Ah ! dit M. de Folleville :

Air : Robin ture lure lure.

Quoi ! ce régiment merdeux
Gravement ici figure !
Doit-on souffrir en ces lieux,
Ture lure,
Pareille caricature,
Robin ture lure lure ?

M. l'abbé Mauri, qui trouve un peu trop
forte l'apostrophe de son confrère, lui frappe
sur l'épaule, en disant :

Même air.

De la modération ;
Cher ami, je t'en conjure ;
Car tu vois l'échantillon,
Ture lure,
De l'autre législature,
Robin ture lure lure.

Les Jacobins se trouvèrent très-offensés du propos inconstitutionnel de M. l'abbé Mauri, puisque cette seconde législature doit être toute jacobite. Grand tapage à ce sujet. Les injures volent de tous côtés. MM. de Folleville et Mauri, aidés de quelques-uns de leurs partisans, font face à l'orage. Bientôt le tumulte augmente. Le président crie et n'est pas entendu. La sonnette constituante se casse, et la frayeur se répand parmi l'armée Lilliputienne de M. Gobet. Les députés gauches sentirent bientôt les effets qu'avoit produit cette terreur; car nos petits bambins étoient si consternés, que ne pouvant ouvrir la bouche, ils furent obligés de témoigner leur frayeur d'une manière fort désagréable pour les narines de nos législateurs. Ces Messieurs, malgré leur patriotisme, ne purent supporter plus long-temps les effets de cette terreur; effets qui se faisoient un peu trop sentir, et qui, malheureusement, n'étoient point à l'ordre du jour. Ils prièrent poliment M. Gobet de congédier son armée enfantine, et le prélat constitutionnel la congédia, à la grande satisfaction de toutes les narines législatrices.

Le calme étant rétabli, M. Victor de Broglie monta à la tribune, et dit : « Vous savez Mes-
» sieurs, que tous les musiciens des différens
» théâtres de cette capitale vous ont fait de-
» mander la permission de venir ici l'un de ces
» jours exécuter un serment civico-lyrique à
» grand orchestre. Bien loin de repousser une de-

» mande aussi juste , vous l'avez accordée avec
» transport, et malgré quelques menées secrètes
» des détracteurs du patriotisme et des beaux arts,
» cette nouvelle mode de jurer à grand orchestre
» sera bientôt suivie par tous ceux qui ont quel-
» ques talens pour la musique : »

Air : Maman pour me désennuyer.

Il s'en faut bien qu'un tel serment
Puisse nous paroître bizarre ;
Tous ces Messieurs viendront jurant
Sur la flutte , l'alto , la guitare ,
Ils feront tin tin
Ils feront tinta
Ils feront tin tin tin tintamare.

M. Goupil de Préfeln, le Nestor de l'auguste
assemblée , trouve mauvais que M. Victor Bro-
glie attribue aux seuls musiciens le droit de
faire un grand tintamare dans le sénat de la
France ; il dit que de ce côté-là les députés ont
devancé depuis long-temps les musiciens , et
il ajoute :

Même air :

D'un bruit aussi mélodieux
L'exemple chez nous n'est pas rare ;
Souvent nous en faisons plus qu'eux ,
Sans alto , sans flutte et sans guitare ,
Nous faisons tin tin
Nous faisons tinta ,
Nous faisons tin tin tin tintamare.

M. Victor Broglie ne peut nier cette grande vérité; mais ajoute-t-il: « Ce n'est point de MM. » les musiciens dont je dois ici m'occuper, ce » n'est point pour eux que je viens solliciter » les honneurs d'une séance, puisque dans votre » sagesse vous avez décrété que leur serment » lyrico-civique ou civico-lyrique se feroit au » milieu de notre aréopage; mais je viens de » mander la même grace pour une classe de » citoyennes, qui n'est pas moins utile à la » chose publique que la gent lyrique. Je veux » parler des nymphes du Palais-Royal et quatriers adjacens. On ne peut nier qu'elles ne » soient citoyennes actives et très-actives. Je » dirai même qu'elles sont fonctionnaires publiques, et qu'en cette qualité elles sont obligées de prêter le serment que la nation exige » de tous les individus qui exercent quelques » fonctions nationales. Les citoyennes dont je » vous parle sont dans ce cas. Elles réclament, » non comme une faveur, mais comme un droit, » l'honneur de venir faire devant vous le serment constitutionnel. Je suis très-flatté d'être » en ce moment l'avocat de ces dames, dont le » patriotisme n'est point douteux; car, »

Air : J'ai perdu mon âne.

Jusqu'au bout du monde,	(bis)
La brune et la blonde,	(bis)
Pour notre constitution	
Iroient, en mainte occasion,	
Jusqu'au bout du monde.	(bis)

Air : *Vous l'ordonnez je me ferai connaître.*

Je vous le dis , ma motion est bonne ;
A ce serment , on ne peut s'opposer ,
Et je crois qu'on ne doit rien refuser
A celles qui ne refusent personne.

Ce petit madrigal civique décida l'auguste aréopage en faveur des citoyennes actives du Palais-Royal , dont on décréta que le serment se feroit le même jour que celui de MM. les musiciens.

Fier du succès de son utile motion , M. Victor Broglie céda la tribune à M. Robespierre , qui dit : « Je ne prétends point faire la critique des » deux corps dont vous vous proposez de recevoir les sermens ; mais je dirai que s'il est dans » l'empire François une classe de citoyens utile » à la nation , et dont nous devons entendre » le serment , c'est sans contredit celle des » Sans-Culotes , autrement dits , les Chasseurs- » de-Robespierre. Ils ont pillé , brûlé , volé , » lanterné ; mais le tout pour la plus grande » gloire de la nation , et le maintien de la » constitution. Qu'ai-je enfin besoin , Messieurs , » de vous parler de leurs services ? Ils vous » sont connus , et l'univers s'empresseroit de » les récompenser , s'ils n'étoient point au-dessus » de toute récompense. Car enfin , Messieurs ,

Air : *On compteroit les diamans.*

On pourroit compter les soufflets
Que Desmoulins reçoit sans cesse ,
Avant de compter les hauts faits
De la troupe qui m'intéresse.
Lorsqu'il faut brûler un château ,
Par zèle elle en brûleroit mille ,
Et s'il falloit pendre un badaud ,
Elle pendroit toute la ville.

» Oui, Messieurs, je ne puis trop faire l'éloge
» de ces braves et intrépides chevaliers de la
» plus belle révolution du monde. On les a
» calomniés; mais je me ferai toujours un devoir
» de leur rendre la justice qu'ils méritent : »

Air : *Que ne suis-je la fougère ?*

S'ils ont quitté leur ouvrage
Pour servir la nation ,
C'est qu'ils n'aiment, je le gage ,
Que la révolution.
La notre leur est si chère ,
Ils l'ont prouvé tant de fois ,
Que , si nous les laissions faire ,
Ils en feroient vingt par mois.

Enfin M. Robespierre parvint à persuader ses vénérables confrères, qui étoient déjà très-bien disposés en faveur de MM. les Sans-Culottes, et l'on décréta qu'ils viendroient honorer l'auguste aréopage de leur présence, et faire le serment constitutionnel. M. Robespierre fut au comble de ses vœux, et on leva la séance.



Superbe Séance du Sénat Clémentin.

LE vendredi 10 juin, l'auguste Jacobinière éprouva un de ces vertigos patriotiques si intéressans pour la nation. L'assemblée étoit nombreuse. L'étonnant Robespierre occupoit la tribune depuis trois quarts d'heure. Ayant derrière lui un déserteur, caporal d'infanterie, qui lui servoit de souffleur, il parloit sur la tactique d'une manière tout-à-fait lumineuse. Déjà il avoit démontré la nécessité de renvoyer civiquement tous les officiers des troupes de

ligne, et de les faire remplacer par de simples soldats, quand il ajouta :

« Messieurs ! comme dans les grandes entreprises, il faut toujours tendre vers la perfection le plus possible, je crois qu'il est absolument nécessaire de ne point faire de jaloux parmi les soldats des troupes de ligne, même parmi ceux qui ne seront point promus aux grades d'officiers. Je voudrois donc que le sort, et non le mérite, décidât de ceux qui seront à la tête des troupes ; car le mérite n'est, selon moi, qu'un mot vide de sens. Or, mes respectables confrères, voici le moyen que je juge le plus convenable pour la régénération de l'armée françoise :

Air ; *A la façon de Barbari.*

Dans un sac nous mettrons les noms

De tous les militaires :

Dans un autre nous placerons

Les dignités guerrières :

Et puis alors nous tirerons,

La faridondaine, la faridondon,

Ceux que le sort aura choisis,

Mes amis,

A peu près comme aux biribis

De Paris.

Vous sentez qu'alors ceux qui ne seront pas nommés officiers n'auront point à se plaindre de nous. Si cet expédient ne vous convient

pas ; j'ai assez de fécondité dans l'esprit , pour vous en proposer un second ; c'est de faire tirer aux dés les grades qui se trouveront vacans par la non-prestation du serment des ci-devant officiers , et voici comme nous nous y prendrons :

Air : Mon petit cœur à chaque instant soupire.

Par ce moyen , nous n'aurons pas de peines ,

Rafle de six fera les commandans ,

Rafle de cinq fera les capitaines ,

Celle de quatre est pour les lieutenans ;

Rafle de trois nommera les cornettes ,

Pour les tambours sera celle des as ,

Rafle de deux nommera les trompettes ,

Et le roi seul nommera les goujats.

Car il faut bien que ce pauvre diable de pouvoir exécutif ait une certaine ombre de puissance , et quelques graces à distribuer à ses favoris ».

Grands applaudissemens. On félicite le grave législateur sur son rare patriotisme. On le menace même d'une couronne civique , que personne ne mérite mieux que lui. M. Robespierre descend de la tribune tout rayonnant de gloire ; et les vénérables membres alloient se retirer , pour s'occuper sérieusement dans leurs rêves de la motion du député d'Arras , quand M. Danton escalade la tribune , et s'écrie d'une voix de stentor :

Air : *Chantez , dansez , amusez-vous.*

Messieurs , ne vous en allez pas ,

Votre présence est nécessaire.

Je vais vous exposer un cas ,

Qui sans doute pourra vous plaire.

Vous allez tous vous trémousser ,

Car j'ai quelqu'un à dénoncer.

Toute la Jacobinière répète en chœur ces dernières paroles :

Nous allons bien nous trémousser ,

Il a quelqu'un à dénoncer.

A ces mots si doux succède un respectueux silence : les Jacobins se remettent en place ; et le dénonçant , encouragé par ce premier succès , poursuit ainsi :

Air : *On compteroit les diamans.*

Celui que je dénonce ici ,

Est un colon anti-mulâtre ,

Enfin c'est monsieur de Gouy ,

Qui nous parle en roi de théâtre.

Nul mieux que lui n'a mérité

Nos mépris et notre colère ;

Il est coupable , en vérité ,

D'aristocratie insulaire (1).

(1) C'est l'expression dont le sieur Danton s'est servi dans cette séance mémorable. J'attends avec impatience

Je demande , continue M. Danton , que M. de Gouy , grand apologiste de l'esclavage des nègres , soit chassé d'une société de vrais patriotes , de philanthropes , et de négrophiles.

M. de Gouy veut monter à la tribune pour se défendre. Plusieurs voix crient : *à la barre ! à la barre !* Enfin il s'empare de la tribune , et là il dit : « La voix de ma conscience et la solidité de mes moyens me font *pressentir* que votre *préjugement précipité* ne *préjuge* point la *prédénonciation* du *prédéclamant*. Sa sommation , sans doute , étoit *préméditée* , ma défense n'étoit pas *prévüe* ; mon plaidoyer n'est pas *préparé* , mais il sera court , et sur-tout vrai ».

Ici l'on entend de grands murmures , et M. Prieur , député à l'assemblée nationale , et président de la pétaudière clémentine , joue de la sonnette , et dit gravement :

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

Du rôle qu'ici nous jouons ,
Messieurs , pénétrez-vous d'avance ,
Car les dénonciations
Pour nous sont choses d'importance.
Mais , pour en tirer quelque fruit ,
Il faut écouter en silence
Ce que l'on fait , ce que l'on dit
Pour assurer notre puissance.

que ce grave personnage me fasse connoître la différence qui existe entre une *aristocratie insulaire* et une *aristocratie de terre ferme*.

Le président termine son discours en disant qu'il faut écouter M. de Gouy , avec ce calme qui convient à l'assemblée *la plus libre* de l'univers. Collot d'Herbois s'y oppose , et dit :

Air : *On compteroit les diamans.*

Je veux , pour certaine raison ,
Que j'ose croire légitime ,
Que l'accusé , coupable ou non ,
Soit tenu d'avouer son crime.
D'honneur nous n'en finirons pas ,
S'il a le droit de se défendre ;
Sans trop examiner son cas ,
Commençons d'abord par le pendre.

Malgré la proposition civique de M. Collot d'Herbois , qui ne fit point fortune dans l'auguste aréopage , M. de Gouy profite d'un moment de silence pour faire entendre ces paroles :

« Je vais donc , puisque vous l'exigez , replacer sous vos yeux cette terrible question de l'esclavage des nègres , qui n'auroit jamais dû être traitée par l'assemblée nationale. Pardonnez-moi d'être obligé d'employer des mots qui éraillent douloureusement des oreilles jacobines ; mais je ne puis vous parler de moi et des autres députés des colonies , sans vous rappeler que nous sommes des possesseurs d'esclaves , que nous achetons des esclaves , que nous vendons des esclaves , que les colo-

nies se sont fertilisées que par des esclaves , que le sucre que vous mangez est manufacturé par des esclaves , que le café que vous prenez est cueilli par des esclaves , que le coton qui entretient vos manufactures nationales est récolté par des esclaves , que les demandes excessives d'indigo , pour vêtir simultanément trois millions de citoyens soldats , voués au bleu par vous-mêmes , fatiguent aujourd'hui un grand nombre d'esclaves ; que toutes ces denrées , devenues si nécessaires ne peuvent être cultivées que par des esclaves..... »

Le libelliste Gorsas céda alors à la démanaison de parler , qui le tourmentoit depuis long-temps , et il s'écria : « Et la Pologne , qui vient d'affranchir ses esclaves , qui , comme ceux d'Amérique , plantoient du café , du sucre et de l'indigo ! » Le pauvre folliculaire ignoroit sans doute combien il y a peu d'analogie topographique entre les régions continentales du Nord de l'Europe et les contrées coloniales du Midi de l'Amérique. Mais on sait qu'un écrivain jacobite n'est pas obligé de connoître la géographie et les productions de chaque pays.

Cependant les têtes clémentines s'échauffoient de plus en plus ; la discussion alloit toujours croissant ; les injures voloient de toutes parts ; M. de Gouy se démenoit dans la tribune comme un diable dans un bénitier : il avoit beau parler , crier , on ne l'écoutoit pas : enfin un ho-

norable membre , nommé Giroux , s'approche de la tribune , les yeux étincelans et la bouche écumante ; il montre le poing à M. de Gouy , et lui crie , avec une grace et une douceur vraiment jacobite :

Air : A coup d'pied , à coup d'poing.

Tu n'es qu'un parjure , un gredin ,
Ennemi du peuple africain ,
On le dit , et j'aime à le croire.
Tu dis toi-même que tu vends
Des noirs à beaux deniers comptans ,

Mais , prends garde à toi , monsieur le marchand de chair humaine !

J'veux être un chien ,
A coup d'pied , à coup d'poing ,
J'te cass'rai la gueule et la mâchoire.

M. de Gouy se contente de lui répondre froidement :

Air : Nous sommes précepteurs d'amour.
De ce propos , pauvre idiot ,
Il s'en faut bien que je me fâche ;
Quand tu le crois , tu n'es qu'un sot ;
Quand tu le dis , tu n'es qu'un lâche.

Ici ce sont des rugissemens épouvantables , suivis d'une désolation générale. Le président veut pérorer , le tumulte redouble , et , au défaut de sa voix , qui ne peut être entendue , il

joue de la sonnette , mais inutilement. Soudain le virulent Saint-Huruge , qui jusqu'alors n'avoit rien dit , s'élance vers la tribune , et dit à M. de Gouy , le plus honnêtement possible :

Air : *Réveillez-vous , belle endormie.*

Non , rien ne pourra te soustraire
A ton châtiment mérité ,
Et tu seras , mon cher confrère ,
Haché comme chair à pâté.

Et même en sortant d'ici , ajouta le bouillant jacobite , qui aussi-tôt alla tranquillement reprendre sa place.

M. de Gouy demande la question préalable sur la proposition *tranchante* du *préassassinant*.

On n'entend rien , le tumulte est au comble ; le président se couvre ; il s'assied même. Ce remède extrême en impose : enfin après l'orage , le calme renaît.

M. Jean-Bart , censeur de la Société , se détourne de la grave fonction de donner des chaises ; il se place dans l'arène , en face de la tribune ; il impose silence , d'un geste menaçant , au président qui vouloit parler ; et , s'adressant , d'un ton capucinal , à l'accusé : « Quoi ! Monsieur , vous avez l'impudence de manquer à l'assemblée la plus respectable de l'univers , en disant à un de ses membres : *vous êtes un sot et un lâche !* Je sais bien que ce membre vous avoit d'abord provoqué , en

vous appelant parjure , gredin , et marchand de chair humaine ; mais si vous n'eussiez pas perdu la tête pour cette bagatelle , vous auriez continué votre discours , sans faire semblant d'entendre. Votre conduite est donc , Monsieur , coupable , inexplicable , incroyable , inexcusable , détestable , abominable , exécration. (Alors , se tournant vers M. Prieur.) M. le président , je demande qu'on ôte la parole à l'accusé , et qu'à l'instant même lui et tous ses collègues soient chassés de l'immaculée société , qui ne tarderoit pas à être souillée par leur présence ».

(Applaudissemens très-vifs de la majorité des membres de la Jacobinière : murmures de la minorité.)

L'accusé veut se défendre ; un brouhaha jacobite lui ferme la bouche. M. Anthoine élève la voix , et dit qu'il est odieux d'interrompre à chaque mot , d'injurier gratuitement , de harceler de toutes parts un honorable membre , qui se défend avec modération et loyauté ; et qu'il est affreux de se mettre cinq cents contre un , quoique depuis l'époque de notre heureuse révolution ce soit assez l'usage. M. de Gouy , voyant que de tous côtés on lui jetoit la pierre , profite du moment de silence qui succède au discours de M. Anthoine pour dire :

Air : *Oui , Monsieur le Bailli.* (d'Annette et Lubin.)

Suis-je donc un paillasse ?

M. G I R O U X.

Oui , Monsieur de Gouy.

(187)

M. DE GOUY.

Est-ce que l'on me chasse ?

M. DANTON.

Oui , Monsieur de Gouy.

M. DE GOUY.

Faut-il que je me cache ?

M. JEAN-BART.

Oui , Monsieur de Gouy.

M. DE GOUY.

Ou faut-il qu'on me hache ?

M. SAINT-HURUGE.

Oui , Monsieur de Gouy.

Après ce joli petit dialogue , le tumulte recommence. Les uns veulent que M. de Gouy s'avoue coupable , sans trop savoir quel est le crime qu'on peut lui imputer ; les autres exigent qu'il soit expulsé de la Jacobinière ; quelques-uns opinent pour qu'il soit haché. Le président , au milieu de ce charivari jacobin-patriotique , trouve enfin l'occasion de dire ces mots à l'accusé : « Parlez , monsieur , et ne craignez rien ; mon chapeau est prêt à me couvrir , si l'on se jette encore sur vous. »

M. de Gouy , rassuré par ces paroles , continue ainsi :

Air : Que ne suis-je la fougère ?

Un membre veut qu'on me chasse ,
Sans savoir pour quel sujet ;
Puis un autre me menace
Du poignard et du gibet.
Celui-ci veut qu'on me cache
En un lieu de sûreté ;
Celui-là veut qu'on me hache
Comme une chair à pâté.

Vous voyez , Messieurs , ajouta-t-il , que je n'ai que l'embarras du choix. Mais je regarde tout ceci comme une petite plaisanterie civique que s'est permise monsieur le *hacheur* de notre Société ». Celui-ci , piqué de l'apostrophe de l'orateur , se lève en sursaut , et lui dit :

Air : N'en demandez pas davantage.

Si j'ai tenu ce doux propos ,
Ce n'étoit point un badinage ;
Je voulois vous briser les os ,
Pour vous forcer d'être plus sage.

J'en suis bien fâché ,

Vous serez haché ;

Mais ne craignez rien davantage.

La douce perspective de devenir un hachis patriotique ne fit point lâcher prise à M. de Gouy. Il crut , avec raison , que le meilleur moyen de voir finir ces atrocités jacobites ,

étoit d'y répondre par des plaisanteries : c'est ce qu'il fit avec succès. Alors quelques honnêtes-gens, car il y en a par-tout, même aux Jacobins, entourèrent l'accusé pour le défendre contre MM. les *hacheurs*. Cependant l'on décide que M. de Gouy ne pourra plus paroître dans la Jacobinière, jusqu'à ce qu'il se soit purgé du crime de *négromanie*. C'est ainsi que ce député des colonies fût puni pour avoir été honnête-homme, franc, loyal et courageux, si toutefois c'est une punition que d'être suspendu d'une pétaudière jacobite.

M. de Gouy rentra chez lui, suivi d'un grand nombre de ses confrères qui le félicitèrent bien sincèrement de ce qu'il n'avoit point été haché.

O ! la jolie petite société ! comme on y est libre ! comme on y est juste ! comme on y est honnête ! comme on y est humain ! comme on y aime les hachis ! et comme elle est utile à la chose publique !

COUPLETS NATIONAUX.

Air : *Je vous obtiens, vous qui m'êtes si chère.*

(De Tom-Jones.)

Dans le lointain déjà l'écho répète

Les menaces des Potentats :

Déjà de Mars on entend la trompette,

Marchez à de nouveaux combats.

Peuple françois , des discordes civiles
Connoissez enfin le danger ;
Touchez , par des remords utiles ,
Votre roi que l'en doit venger.

Assez long-temps vous avez à des traîtres
Offert l'espoir de réussir.
Les factieux sont devenus vos maîtres,
Il faut contr'eux vous réunir.
Quand vos malheurs , vos crimes , votre honte
De l'Europe ont armé les bras ,
Par une obéissance prompte
Réparez tous vos attentats.

C'est à ce prix que vous aurez la gloire
De triompher des ennemis.
Que dis-je ? Alors sans combat , sans victoire ,
Vous n'aurez plus que des amis.
Ah ! quand l'Europe et se ligue et s'apprête
A marcher ainsi contre vous ,
Votre bonheur est la conquête
Dont tous les peuples sont jaloux.

Oh ! mes amis , vous détournez l'oreille !
D'autres vous montrent des lauriers.
A cet espoir votre audace s'éveille ;
Déjà vous laissez vos foyers.
Vous menacez la Tamise et le Tibre ;
Vous croyez pouvoir tout dompter.
O peuple ! malheureux et libre ,
Daignez un moment m'écouter.

Malgré les cris des fourbes que je brave,
Jè vous dirai la vérité :
Français , mes chants ne sont point d'un esclave ,
J'aime , je veux la liberté ;
Mais je voudrois que sa douce influence
Ne fût point mêlée aux abus ,
Et qu'elle fût la récompense
De vos devoirs , de vos vertus.

La liberté , que vous avez conquise ,
Ne peut subsister sans la loi :
La loi n'est rien sans l'active entremise
Et sans la puissance du roi.
Voulez-vous rendre et la force et la vie
A votre pays tourmenté ?
Que le chef de la monarchie
Recouvre son autorité.

Votre bonheur , la paix de cet empire
Exigent de vous cet effort.
Pour arrêter votre honteux délire ,
L'Europe avec eux est d'accord.
A l'étranger votre exemple funeste
A causé déjà des revers ;
Saisissez l'instant qui vous reste ,
Rendez le calme à l'univers.

Si vous suivez l'erreur qui vous égare ,
Quels malheurs vont fondre sur vous !
A vous dompter l'Europe se prépare ;
Comment échapper à ses coups ?

(192)

Hélas ! c'est peu des nombreuses cohortes
Que rassemblent vos ennemis,
Je vois au-dedans de vos portes
Tous les gens de bien réunis.



